

Pour une histoire élargie des milieux universitaires au Québec : bilan exploratoire et perspectives de recherche

Daniel Poitras

Chercheur indépendant

RÉSUMÉ

Ce bilan exploratoire cherche à identifier des lignes de force, des tendances, des angles morts et des horizons potentiels à l'histoire des milieux universitaires au Québec, qui n'a jamais été, sur le plan historiographique, énoncée explicitement et pensée dans son ensemble. Après avoir établi les trois domaines fondateurs de cette histoire (l'histoire des sciences, l'histoire des institutions, l'histoire des étudiants), nous invitons à adopter une vision large des milieux universitaires, qui ne sont pas restreints aux lieux physiques qui y sont typiquement associés, particulièrement les bureaux administratifs, les départements, les écoles et les facultés. Nous faisons l'hypothèse que cette histoire, caractérisée par une extension considérable de son rayon d'objets depuis le tournant des années 2000, trouve un éclairage propice lorsqu'on sort les milieux universitaires d'eux-mêmes, qu'on les aborde selon différentes échelles (urbaine, nationale, internationale) et qu'on examine les projets, les initiatives, les appartenances et les relations entre les acteurs universitaires et des espaces, des dynamiques ou des groupes situés hors campus. Exploratoire, ce bilan cherche enfin à inspirer des travaux en suggérant de nouvelles pistes de recherche.

ABSTRACT

This exploratory review seeks to identify key themes, trends, blind spots, and potential horizons in the history of Quebec's university settings at large, which have never been explicitly stated or treated as a whole in historiography. After discussing this historiography's three founding subfields (the history of science, the history of institutions, and the history of students), we invite readers to adopt a broad view of university settings at large, which are not limited to the physical locations typically associated with them, particularly administrative offices, departments, schools, and faculties. This would in fact be one of the features of this history, characterized by a considerable expansion of its scope, with university settings at large finding themselves in a favorable light when taken out of their own context and approached from different perspectives (urban, national, international). This approach invites exploring of university *milieux* actors (institutional or individual) and their ideas, projects or initiatives in relation to the spaces, entities or groups they are connected to outside the university. This exploratory review ultimately seeks to inspire further work by suggesting new avenues of research.

Introduction

Qu'ont en commun la quête d'un monseigneur qui va de porte en porte pour financer une université, le réseau international d'un religieux botaniste, une commune psychiatrique dans les Laurentides, une vive manifestation antiraciste d'étudiants internationaux, un laboratoire secret sur le mont Royal et les questionnements existentiels d'une étudiante canadienne-française à New York? Outre le fait que ces histoires se déroulent aux XIX^e et XX^e siècles, elles impliquent toutes des circulations entre les milieux universitaires et d'autres espaces, et mettent en scène l'extension de ces milieux qui ne sont pas toujours là où on les attend.

Cette extension constitue le fil conducteur de ce tout premier bilan exploratoire de l'histoire des milieux universitaires au Québec. Notons bien le choix des mots : histoire des *milieux universitaires* plutôt qu'histoire des *universités*, cette dernière renvoyant le plus souvent à un récit institutionnel à teneur commémorative et téléologique où quelques grands administrateurs, chercheurs et événements sont mis en évidence pour illustrer un progrès irrésistible. Au contraire, la valeur heuristique de l'expression *milieu universitaire* tient à ce qu'elle encourage à penser, dans une perspective critique, la pluralité des acteurs, des idées, des expériences et des espaces en jeu. Les six contributions que nous insérons dans ce bilan et qui couronnent ce numéro thématique intitulé « Pour une histoire élargie des milieux universitaires au Québec », reflètent bien le potentiel de la prise en compte de cette extension pour renouveler les approches et les objets de cette histoire.

En s'y plongeant, on a l'étrange impression que les milieux universitaires sont partout et nulle part à la fois : ils ne cessent de susciter des travaux, mais peu se réclament d'une filiation à cette histoire. Cette particularité explique pourquoi ces milieux sont rarement abordés et pensés dans leur ensemble, sinon comme arrière-fond commode pour contextualiser d'autres objets et acteurs à coup de dates, d'événements et de statistiques. En jetant un regard d'ensemble sur les travaux publiés au cours des dernières décennies, on découvre pourtant que non seulement l'histoire des milieux universitaires mobilise des approches et des objets historiques variés, mais qu'elle contribue également aux débats historiographiques plus larges. Elle n'en demeure pas moins une histoire-dortoir, pour paraphraser l'expression de *ville-dortoir* : on y puise des objets, on nourrit à partir d'elle des hypothèses et des approches, mais pour les étudier et les développer en fonction d'autres domaines et d'autres champs.

Nous invitons dans ce bilan à adopter une vision large des milieux universitaires, qui ne sont pas restreints aux lieux qui y sont typiquement associés, particulièrement les bureaux administratifs, les départements, les écoles et les facultés¹. Ce serait en fait l'un des traits de cette histoire caractérisée par une extension considérable de son rayon d'objets—ce qui expliquerait en retour son dynamisme et sa capacité de renouvellement, particulièrement depuis trois décennies. Ce trait constitue aussi l'une de ses forces : en remettant en jeu les frontières de ce qui appartient ou non aux milieux universitaires, cette histoire incite à penser la complexité et la diversité des objets. Cette extensibilité, qui découle du caractère fluctuant des milieux universitaires, est révélée de façon frappante par la plupart des travaux sur le sujet, qui se

confinent rarement aux espaces physiques des campus et débordent constamment vers d'autres espaces, ce qui invite en retour à croiser différentes échelles (urbaine, régionale, nationale, internationale) et à tenir compte de circulations variées (d'acteurs, d'idées, de pratiques).

Malgré le privilège accordé, dans les prochaines pages, au fil conducteur de l'extension des milieux universitaires, cet article n'a pas de visée paradigmatique ou programmatique. Il ne prétend pas plus être une revue exhaustive ou un palmarès des travaux les plus remarquables², et n'ambitionne pas de formaliser ce qu'on pourrait appeler — ce qu'on appellera peut-être un jour — un champ de recherche en proposant une typologie de ses sous-champs. Il est également silencieux sur la dimension institutionnelle et sur l'enjeu des archives, qui nécessiteraient de bien plus amples développements. Il veut plutôt identifier quelques courants et travaux permettant de cerner l'évolution et la diversité de l'histoire des milieux universitaires, tout en identifiant des pistes de recherche qui nous semblent prometteuses. C'est pourquoi il n'hésite pas à inclure des travaux qui ne portent qu'indirectement sur les milieux universitaires.

Nous ferons d'abord un survol historiographique de ce qui constituait, des années 1970 au tournant du millénaire, les trois domaines principaux de l'histoire des milieux universitaires : les sciences, les institutions et les étudiants. Nous verrons que, malgré leur éloignement apparent, plusieurs de ces travaux s'inscrivaient dans un récit du progrès qui faisait la part belle à la trame modernisatrice et émancipatrice du Québec, quitte à adopter une perspective téléologique dans laquelle les milieux universitaires avaient un rôle éminent à jouer, à la fois agents et baromètres du progrès. L'éclatement de cette perspective a largement contribué à ce que nous abordons dans la seconde partie : une diversification des objets et des approches associés aux milieux universitaires, que nous rassemblons dans deux larges catégories (« Par-delà le campus » et « Franchir les frontières ») qui donnent un aperçu des recherches récentes.

Un récit du progrès tissé à même la pelote universitaire

Les historiographes ont plusieurs fois souligné l'importance, en Occident, depuis le XIX^e siècle, du lien entre l'idée du progrès et la pratique historique, dont l'un des *modus operandi* sous-jacents consiste en effet à différencier un avant d'un après, le plus souvent en fonction d'un futur implicite ou explicite : comment ça avance, qu'est-ce qui empêche, qu'est-ce qui change, qu'est-ce qui progresse, et vers quoi³? Au Québec, ces avancées et ces empêchements auraient témoigné des embûches, de la résilience et des aspirations d'une petite collectivité aux prises avec des forces menaçant son développement. Et quoi de mieux que les milieux universitaires, avec ses chercheurs et ses professeurs — en partie soustraits aux contraintes sociales, culturelles et religieuses — pour incarner ces aspirations? C'est d'autant plus le cas que les milieux universitaires ont constitué des lieux privilégiés pour générer, pour penser, pour projeter ou pour célébrer le progrès : celui de la science, celui des « grands hommes », celui de la société, celui de la nation ou celui du cosmopolitisme, dans une collectivité dont la mémoire était très marquée par la transition de ce qu'on appelait une *folk society* (plus ou moins immobile) vers une société dite moderne⁴.

Des années 1970 aux années 1990, dans le sillage d'une Révolution tranquille où résonnaient les thèmes du rattrapage et de l'affirmation économique et culturelle des Québécois francophones, les historiennes et les historiens n'ont cessé de débattre à propos du récit du progrès du Québec, entre la recherche rétrospective d'une société distincte et d'une autre, dite « normale », déjà bien travaillée par les processus de la modernité (sécularisation, laïcisation, etc.)⁵. De nombreuses études sur les milieux universitaires ont été imprégnées par ces débats, les universitaires étant des témoins et des acteurs propices non seulement pour jauger les blocages et les avancées des idées ou des institutions, mais aussi pour les incarner sous la forme de fondateurs, de visionnaires, d'avant-gardistes ou de martyrs de la science, de la liberté ou du progrès.

Science et modernité

Parmi les trois domaines fondateurs de l'histoire des milieux universitaires que nous présentons, l'histoire des sciences a été la première à se développer et la seule à véritablement s'institutionnaliser, grâce à des chercheurs bien positionnés dans les universités et dans les centres de recherche, à d'importantes subventions de recherche et à de larges réseaux internationaux, notamment à travers l'essor des STS (Science, technologie et société). Elle a pris le relai d'une histoire « faite maison » des disciplines scientifiques, c'est-à-dire écrite par des praticiens et des praticiennes, dont les récits regorgeaient de faits pittoresques et d'anecdotes mettant en valeur quelques pionnières et pionniers, et ce au détriment d'une analyse résolue des liens entre la science, la société et la culture⁶.

L'histoire des sciences qui s'affirme à partir des années 1970 entend combler ce fossé. Elle est alors habitée par le problème du « développement lent et tardif de l'activité scientifique au Québec »⁷, et entend aborder ce problème sous plusieurs angles (disciplinaire, culturelle, économique, social, politique, idéologique). Cherchant à dépasser quelques oppositions manichéennes, notamment celle entre la science et la religion, certains de ces travaux inscrivent le développement de la science dans la société en tenant compte des conditions nécessaires à son émergence, dont la promotion sociale de nouvelles élites, la professionnalisation⁸, l'institutionnalisation de la science dans les établissements de recherche et l'émergence de champs scientifiques⁹. Ces travaux ont également tenu compte, à une époque (les années 1980) où l'État entendait influencer davantage la recherche, des enjeux du pouvoir et des influences dites extérieures¹⁰.

Cet élargissement des perspectives n'en a pas moins accompagné un récit du progrès dans lequel tout était mouvement, retard, développement, (im)mobilité, émergence, et à partir duquel on actualisait volontiers la bataille des anciens et des modernes. La stagnation et la lenteur servaient alors de contre-indicateurs pour évaluer le succès, l'échec ou l'apport des chercheurs et des institutions. On pouvait ainsi parler, à propos de l'entre-deux-guerres, de « l'échec d'une génération [universitaire] » qui aurait ralenti *l'entrée dans la modernité* du Québec, pour reprendre un titre d'ouvrage¹¹. Il faut savoir que cet « échec » était aussi considéré comme un échec collectif, ce qui en disait long sur l'importance accordée aux milieux universitaires pour mesurer le

progrès. C'est que, dans plusieurs de ces travaux, l'accession à la modernité, qui était aussi l'accession à l'« universel » d'une petite nation considérée en marge de l'histoire, mettait en scène non seulement des chercheurs et des institutions, mais aussi, par métonymie, tout un groupe, celui des francophones, en train de s'extirper — et avec eux, le Québec — de la *folk society*. Une thèse de doctorat montrait ainsi le rôle de l'École polytechnique de Montréal dans la promotion sociale et économique de la province, par le biais de ces « ingénieurs francophones [qui] sont parvenus à s'imposer comme des agents essentiels à la modernisation du Québec »¹².

La mise en valeur d'une expertise locale générée (enfin!) dans les établissements *francophones* constituait l'une des trames sous-jacentes à quelques-uns de ces travaux¹³, qui associaient volontiers promotion collective et phases d'institutionnalisation, de régulation et d'expansion de la pratique ici scientifique et là professionnelle. Une autre illustration de cette valorisation se trouve dans la première histoire de l'Acfas, organisation étroitement liée aux milieux universitaires : l'auteur y examinait les modalités d'organisation, de promotion et de diffusion de la science, qui participaient toutes au rôle crucial de l'Acfas comme promotrice de la modernité au Québec afin d'assurer le relèvement et l'affirmation des francophones¹⁴. Un commentateur, qui rendait compte d'un autre ouvrage, *L'histoire des sciences au Québec* (1987), avait bien cerné le propos sous-jacent : ces travaux pionniers non seulement défrichaient un territoire largement inconnu, mais parvenaient à « susciter la fierté légitime des Québécois pour leur contribution au développement scientifique »¹⁵.

Les histoires institutionnelles

Les travaux pionniers d'histoire des sciences ont été suivis par l'émergence d'un genre qui a connu, au Québec, une période féconde au début des années 1990 : les histoires d'universités et de grandes écoles¹⁶. En général le résultat de commandes institutionnelles, ces histoires combinaient à des degrés très variables les dimensions analytique et apologétique. La persévérance et la résilience des institutions étaient le plus souvent mises en évidence de façon à montrer leur double capacité d'adaptation au présent et d'anticipation du futur. Hier comme aujourd'hui, ces institutions relevaient brillamment les missions qui leur incombaient, qu'il s'agisse de l'innovation, des services à la collectivité, de la liberté académique ou de la promotion individuelle, sociale ou économique. Dans plusieurs de ces ouvrages, le passé était traité « comme un voyage continu et nécessaire vers le meilleur système possible — celui d'aujourd'hui », critiquait-on déjà en soulignant leur caractère téléologique¹⁷.

À la décharge des autrices et des auteurs de ces histoires, il faut dire qu'il existait alors bien peu de travaux sur lesquels s'appuyer. Ses artisans devaient défricher des pans entiers du passé avec les moyens du bord, ce qui ne les a pas empêchés, à l'occasion, de proposer des hypothèses fécondes et d'exhumer des faits inédits. À ce défi référentiel s'en ajoutaient deux autres : respecter l'esprit de synthèse auquel contraint ce type d'exercice, mais sans tomber dans la superficialité; et éviter de faire de l'institution l'agent ultime — ou le singulier collectif — de son évolution. Plusieurs y ont cédé, au risque de subsumer les acteurs sous un seul personnage agissant (l'institution), avec

pour conséquence de « pacifier » les conflits et de négliger les voix discordantes au profit de celles, dominantes, des seuls administrateurs ou de quelques personnalités en vue, dont les discours ont surdéterminé, d'hier à aujourd'hui, les représentations de ces institutions.

Cette pacification ouvrait volontiers la porte au récit édifiant et à la célébration du progrès de l'institution. Pour clore son ouvrage sur l'histoire de l'Université de Montréal, l'autrice citait sur plus d'une page—sans mentionner la source—ce qui s'avérait être l'énoncé de mission de l'institution (*Vers l'an 2000*), qui martelait bien entendu son excellence et sa contribution essentielle à la société¹⁸. Dans un livre sur l'Université Laval, l'auteur admettait avoir surtout utilisé les archives de la haute direction, mais invitait néanmoins les chercheurs à explorer les « sentiers de l'*underground* » des milieux universitaires¹⁹. Dans son histoire de l'Université de Sherbrooke, l'auteur faisait appel à une certaine diversité d'acteurs, mais au sein d'une trame toute dialectique où « les acquis du passé et les espoirs de l'avenir », bien accordés les uns avec les autres, ouvraient tous un futur prometteur²⁰. Notons que cet horizon emballant servait aussi d'horizon du passé à travers lequel on épiait, en amont, ce qui avait contribué au progrès, à l'expansion ou au caractère innovant de l'institution, avec pour conséquence d'écarter des acteurs et des objets ne s'inscrivant pas—comme contributeurs ou réfractaires—dans ce récit.

Plusieurs de ces histoires furent écrites par des chercheurs liés de près à l'institution étudiée. L'avantage de cette connaissance intime (un récit engageant, des témoignages inédits) avait pour revers un penchant à glorifier le passé de l'institution ou à se solidariser avec elle. Dans une histoire de l'Université du Québec, l'autrice analysait finement les rouages institutionnels et politiques ayant mené à sa création, mais n'en défendait pas moins, sur un ton lyrique, certains de ses idéaux en soulevant son rôle inestimable au sein de la collectivité : « il s'agit pour elle de puiser dans les aspirations qu'un peuple a placées naguère en elle, pour la réalisation desquelles il l'a fait naître et grandir et qu'à son tour l'Université a portées à chaque étape de sa courte histoire »²¹. Cette posture était aussi évidente dans une histoire de l'Université McGill, où l'auteur, en conclusion, révélait son intention : « If I have succeeded in bringing to mind something of McGill's remarkable past and something of its present richness and promise I shall be well content »²². Cette familiarité faisait aussi courir le risque, en l'absence d'une problématique claire, de multiplier les petits événements et les anecdotes dont les institutions sont foisonnantes²³, caractéristique également évidente dans les biographies ou les autobiographies d'universitaires²⁴.

Les étudiants en mouvement

L'un des domaines les plus fouillés de l'histoire des milieux universitaires est celui des étudiants et des étudiantes. Souvent exploré à travers le prisme du militantisme et du mouvement étudiant, ce domaine a lui aussi largement puisé dans la trame de la modernisation du Québec. Pour mettre en scène l'ascension fulgurante des jeunes et des étudiantes au cours des années 1960, plusieurs chercheurs ont eu recours à une image puissante et commode : celle du *coming of age*, également utilisée un peu partout dans

le monde pour contextualiser la participation de la jeunesse aux tumultueuses *sixties*. Dans le contexte d'émancipation du Québec, l'accès à l'« âge adulte » d'un si grand nombre d'étudiants est devenu, grâce à l'apparition du mouvement étudiant et par effet de métonymie, celui de la province en entier. Les jeunes eux-mêmes se sont fortement identifiés à la dimension jeunesse du Québec, à la fois « collectivité neuve »²⁵ et « laboratoire »²⁶ de la modernité en Amérique du Nord, dotée d'une énergie et d'un potentiel reflétant celui de ses jeunes et nourri par eux.

Il n'est pas étonnant, dans ce contexte, que les premières histoires des étudiants se soient construites largement sur la distinction entre l'avant et l'après-milieu du XX^e siècle, l'avant étant caractérisé par des campus pétris d'obscurité, de frivolité et d'élitisme, et l'après par un mouvement étudiant porteur de changement, de lumière et d'audace, et à la faveur duquel s'accroissait l'influence de la « jeunesse » sur la société²⁷. Les militants étudiants ont d'ailleurs été les premiers à esquisser — et à clamer! — ce récit, qui a rapidement percolé dans la mémoire collective et dans l'historiographie. Tout comme pour les histoires institutionnelles, le penchant à l'identification avec tel ou tel groupe ou mouvement, avec ses causes ou avec ses combats, a été mis bien en évidence, d'autant plus que ces récits mettaient l'accent sur un militantisme que les autrices et les auteurs avaient pu connaître personnellement. C'est le cas des deux premières histoires étudiantes au Québec, en 1982 et 1984, écrites respectivement par des membres militants de la Fédération des associations étudiantes du campus de l'Université de Montréal (Faécum) et de l'Association nationale des étudiants du Québec (Aneq)²⁸.

Ce sont toutefois les étudiants d'avant la Révolution tranquille qui ont retenu l'attention des historiennes et des historiens professionnels. Au cours des années 1990, la complexification et la déconstruction de la « grande noirceur » ont favorisé l'approfondissement de l'histoire de la jeunesse qui, en retour, a nourri les débats historiographiques. De nombreux travaux sur les mouvements de jeunes — et particulièrement sur les jeunesses catholiques — ont montré la pertinence d'aborder le monde étudiant au-delà des seules dimensions associative et militante afin d'intégrer les dimensions culturelle, intellectuelle, sociale et internationale²⁹. L'ouvrage *Carabins ou activistes?*, tiré d'une thèse de doctorat, a couronné dans un premier temps cette appropriation de l'histoire étudiante par l'histoire professionnelle. Il offrait une étude fouillée du monde étudiant des années 1950 en y débusquant les dynamiques de pouvoir, la place des enjeux sociaux et l'ouverture aux idées nouvelles, tout en classant les militants en deux camps : celui des « traditionalistes » et celui des « modernes », les seconds étant bien sûr les ancêtres de ceux qui lanceront pour de bon le mouvement étudiant. Le livre permettait de rouvrir et de réenchanter les *fifties* estudiantines, mais non pas de déconstruire la polarisation entre les forces de la modernité et celles du conservatisme, au cœur du récit du progrès qui encadrait, comme nous l'avons dit, l'histoire des milieux universitaires à cette époque³⁰.

C'est un cadre semblable qui a servi au livre *Impatient d'être soi-même*, tiré lui aussi d'une thèse de doctorat, dans laquelle l'historienne partait à la recherche, pour les années 1900 à 1960, des cheminements d'une identité étudiante montréalaise à la fois individuelle et collective. Elle décortiquait les discours et les pratiques des étudiants et des étudiantes, ce qui l'amenait à découvrir que l'appartenance à la « jeunesse » était

affaire de privilège — selon le sexe et le statut social. Le titre de l'ouvrage n'en révélait pas moins un trait de plusieurs des travaux sur le sujet : l'importance accordée au point d'arrivée et, par conséquent, à la recherche en amont des éléments et des jalons contribuant à cette montée de l'identité étudiante.

Implicitement, ces travaux sur l'avant-1960 laissaient croire que tout avait culminé, chez les étudiants, au cours des *sixties*, qui étaient pourtant elles-mêmes peu connues sur le plan historiographique. Ou plutôt : elles étaient encore enveloppées dans la légende dorée de la jeunesse de cette époque, dont les étudiants — les futurs baby-boomers — étaient bien sûr les fers de lance autoproclamés. Il faudra attendre les années 2000 pour désacraliser cette légende et poser d'autres regards sur les milieux étudiants des années 1960 et 1970³¹.

Par-delà le campus

« On se prend à rêver d'une histoire générale des universités québécoises qui, loin des hagiographies, raconterait les luttes diverses qui ont fait nos institutions, sans négliger leurs rendez-vous ratés avec les communautés qui les portent. »³²

Les milieux universitaires sont volontiers perçus par le public comme des lieux repliés sur eux-mêmes et largement inaccessibles, à moins d'y avoir accès à titre de membres du corps professoral, d'étudiantes et d'étudiants ou d'administratrices et d'administrateurs. Cette représentation explique pourquoi ils sont régulièrement soupçonnés d'être déconnectés de la collectivité, au point d'engendrer, à la faveur de paniques morales, des idées « dangereuses », « radicales » ou « étrangères » allant du communisme au libertinage et de la franc-maçonnerie au wokisme³³.

Il faut dire que les universités se sont elles-mêmes longtemps perçues en retrait : jusqu'au milieu du XX^e siècle, elles cherchaient à s'extraire du tumulte de la ville et de la vie contemporaine afin de se constituer en lieux privilégiés pour la réflexion, pour la quiétude et pour la science. Ce n'était bien sûr qu'un vœu pieux : les universitaires sont non seulement actifs dans les quartiers avoisinant l'université, mais ils utilisent aussi, à l'occasion, leur capital symbolique pour influencer leur collectivité ou pour faire ruisseler le savoir au-delà de la « tour d'ivoire ». De fait, le rôle et l'extension de l'université dans la société, sans même parler de la formation des élites et des professionnels, n'ont jamais finis de se poser et d'être renégo-ciés; ils sont parmi les enjeux les plus stimulants pour réfléchir à l'histoire des milieux universitaires, qu'il s'agisse des missions que donnent les administrateurs à leur institution ou de celles, parfois concurrentes, menées par d'autres groupes, universitaires ou non.

Quelques chercheuses et chercheurs se sont intéressés aux premières actions publiques des milieux universitaires qui, dès le tournant du XX^e siècle, offraient des conférences accessibles au public et organisaient des actions communautaires, notamment les *settlements* menés dans les quartiers populaires par des membres de l'Université McGill³⁴. On sait également que les universitaires ont été parmi les plus enthousiastes, des années 1930 aux années 1950, à explorer le pouvoir de la radio afin de faire résonner le savoir au-delà des murs de l'institution³⁵. C'est que les universités

veulent rappeler leur présence et montrer leur utilité—leur prestige et surtout leur financement, toujours menacé, en dépend. Cette serviabilité explique la plasticité de ces institutions aux attentes gouvernementales, ce qui n'exclut bien sûr pas les résistances, comme c'était souvent le cas en temps de guerre³⁶. Avant la mise en place d'un financement régulier, les administrateurs et les chercheurs anticipaient les visées gouvernementales et saisissaient, grâce à leur réseau et à leur prestige, les occasions de financer leurs projets³⁷. Jusqu'au milieu du XX^e siècle, parmi les projets qui recevaient le plus l'attention du gouvernement provincial étaient ceux qui contribuaient à l'hygiène publique (Institut de microbiologie et d'hygiène de Montréal) ou à la mise en valeur du territoire comme le MacDonald College, l'Institut agricole d'Oka, le Jardin botanique et l'École des mines³⁸.

Les besoins et les attentes de la société envers les universités n'ont cessé de croître tout au long du XX^e siècle, favorisant les va-et-vient entre le campus et d'autres espaces où les universitaires étaient invités à différents titres, dont ceux d'experts et de consultants³⁹. Ces relations ont resserré les liens entre les milieux professionnels et les milieux universitaires, au point où l'histoire des professions est l'un des domaines qui ont été le plus fouillés dans l'histoire des milieux universitaires. En croisant développement institutionnel et attentes sociales et professionnelles, ces études ont montré comment les milieux universitaires sont graduellement devenus des lieux incontournables de reconnaissance, de légitimité et de progrès pour certaines professions, et aussi des lieux physiques pour leur intégration sur les campus. Les universités avaient tout intérêt à favoriser ces rapprochements, puisqu'elles y puisaient un rayonnement nécessaire à la mise en valeur de leur pertinence sociale. Quelques-unes de ces professions (au sens large) ont été étudiées, dont ingénierie, pharmacie⁴⁰, droit⁴¹, histoire⁴², sociologie⁴³, bibliothéconomie⁴⁴, musique⁴⁵, folklore⁴⁶, parmi d'autres.

Ce sont cependant les disciplines associées à la santé et aux soins qui ont été privilégiées⁴⁷. Certaines de ces recherches ont permis de faire progresser notre connaissance d'enjeux transversaux aux milieux universitaires tels que les relations de pouvoir et la place des femmes⁴⁸. Des recherches sur les sciences infirmières⁴⁹, la réhabilitation et diététique⁵⁰, les hygiénistes⁵¹, les travailleuses sociales⁵² et l'orthophonie-audiologie⁵³ ont montré que le milieu universitaire n'était pas seulement un tremplin de promotion sociale, mais un lieu de pouvoir et de privilèges qui reproduisait des rapports sexistes ou paternalistes inscrits tout à la fois dans les structures et dans les mentalités⁵⁴. C'est que le biais de l'histoire des professions invite aussi à réfléchir à la capacité d'adaptation et à la résistance aux transformations sociales des milieux universitaires, qui oscillent entre le statut quo, la réceptivité et l'avant-gardisme.

Il n'y a pas que des professeurs, des étudiantes et des administratrices dans les parages (physiques ou symboliques) d'un campus. Peu connus ou peu reconnus par l'historiographie, de nombreux groupes et individus ont gravité autour de ce dernier, quitte à le franchir et à s'y installer à l'occasion, flouant ainsi les frontières des milieux universitaires ou démontrant leur porosité ou encore leur rigidité, tout en soulevant les enjeux de la reconnaissance et de l'appartenance. Les inventeurs de tout acabit ont marché sur cette frontière, avec un pied à l'intérieur et un autre à l'extérieur, notamment dans l'entreprise privée⁵⁵.

Les femmes, ici encore, ont eu fort à faire pour être reconnues par les universités. Jusqu'aux années 1960, la plupart ont été confinées à un rôle de rôdeuse aux attaches institutionnelles précaires : étudiantes, chercheuses indépendantes, chargées de cours, assistantes ou techniciennes effectuant un travail invisible, invisibilisé ou peu reconnu par l'institution⁵⁶. Ce fut le cas de celles qui, à McGill d'abord, ont franchi l'enceinte universitaire à la fin du XIX^e siècle⁵⁷, et par la suite, du côté francophone, d'une Marcelle Gauvreau⁵⁸, d'une Marie Gérin-Lajoie⁵⁹, d'une Germaine Bernier ou d'une Marie-Claire Daveluy, cette dernière ayant contribué à l'entrée à l'université de la bibliothéconomie, symbole de la lente intégration des femmes⁶⁰. En plus des individus, certains groupes et organisations ont stimulé les circulations entre les milieux universitaires et d'autres milieux, notamment les sociétés savantes⁶¹, les syndicats⁶², la santé publique⁶³, le milieu des affaires⁶⁴, les actions sociales et communautaires⁶⁵ ou les centres psychoéducatifs⁶⁶.

Dans ce numéro, Alexandre Klein examine le cas de Roger R. Lemieux, psychiatre lié à l'Université de Montréal et fondateur, au cours des années 1970, d'une commune transgressive à visée thérapeutique dans les Laurentides. Loin d'être isolée en campagne, cette commune est rapidement devenue un lieu de circulations et de formation pour des psychiatres et des étudiants, malgré les pratiques hautement controversées qui s'y déroulaient. Ces cas de va-et-vient entre le milieu universitaire et l'extérieur soulèvent plusieurs questions : comment caractériser les espaces de rencontre et les acteurs, universitaires ou autres, qui ont permis leur création? Qu'est-ce que les relations au sein de ces espaces disent sur les acteurs, sur leur stratégie et, parfois, sur leur double appartenance (au milieu universitaire et à un autre groupe)?

L'un de ces groupes, qui a reçu une attention considérable des chercheuses et des chercheurs, est celui des religieux, incontournables pour comprendre l'évolution des milieux universitaires au moins jusqu'aux années 1960. Il a été montré que les rivalités entre Mgr Bourget, à Montréal, et Mgr Taschereau, à Québec, à propos de l'établissement d'une université francophone dans la métropole, ont pesé lourd dans l'avenir universitaire de la province au XIX^e siècle⁶⁷. D'autres se sont intéressés au rôle clé des congrégations religieuses dans le soutien et dans l'émergence des premières écoles et facultés⁶⁸, dont celle de médecine, même si on en sait encore peu à propos de l'influence des administrations universitaires sur les collèges classiques qui leur étaient affiliés. Une telle étude permettrait d'approfondir l'enjeu plus large de la relation entre les milieux universitaires, les communautés religieuses et les lieux de savoir environnants⁶⁹.

C'est en tenant compte des contextes politique et religieux de part et d'autre de l'Atlantique que Martin Robert compare, dans ce numéro, l'émergence de l'Université Laval et de la Catholic University of Ireland au milieu du XIX^e siècle. Afin de démontrer le rôle joué par les milieux catholiques infra-impériaux, il explore l'influence des réseaux politiques et interpersonnels transatlantiques qui se tissent entre quelques passeurs naviguant entre Rome, Londres, Louvain et Québec. En examinant les influences directes et indirectes de ces deux universités l'une sur l'autre, l'auteur utilise l'analyse comparée pour faire ressortir de quelle façon les milieux universitaires se retrouvaient au cœur d'enjeux globaux, dont ils étaient à la fois des révélateurs et des acteurs.

Contrairement à une idée reçue, l'influence du « religieux » sur les universités n'a pas cessé au cours des années 1950. Elle a même persisté malgré le double récit de la résistance à l'influence cléricale et du passage vers la sécularisation. Le parcours du père Georges-Henri Lévesque, doyen de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval, est éloquent à cet égard : il illustre la complexité des influences religieuses et politiques sur les milieux universitaires, ainsi que les capacités et les limites de l'adaptation à la modernité d'un certain catholicisme⁷⁰. Cette adaptation a aussi été mise en évidence lors des tentatives des Jésuites de créer leur propre université et, par la suite, lors de la conversion du Collège Loyola, fusionné avec l'Université Sir George Williams pour former l'Université Concordia au centre-ville de Montréal⁷¹.

L'évolution des milieux universitaires et celle des villes sont étroitement entremêlées, même si les relations entre les deux, souvent évoquées, sont rarement abordées de front. Il s'agit pourtant de l'un des filons les plus susceptibles de désenclaver la représentation des milieux universitaires. La prise en compte du cadre urbain constitue aussi un bon antidote à la téléologie : contrairement à une autre idée reçue, l'expansion des universités n'a rien de télégraphié; elle est souvent épineuse et imprévisible, au gré des occasions, des catastrophes et des possibilités offertes par la ville et le voisinage. Les besoins en espace des milieux universitaires ouvrent ainsi la porte à de nombreuses collaborations entre universitaires et acteurs urbains, comme en atteste le cas des anciennes maisons religieuses rachetées par les universités, celui des bibliothèques et des collections⁷², celui de l'architecture — où s'entremêlent les enjeux pratiques et symboliques⁷³ —, ou celui de l'extension des campus, qui en vient à modifier le paysage, les services, l'accessibilité et jusqu'au tissu social des quartiers⁷⁴.

Beaucoup reste à faire pour comprendre les relations entre les milieux universitaires et les quartiers avoisinants, y compris les comités de citoyens, les sociétés, les commerçants, les organismes et plusieurs groupes, dont certains, comme les groupes autochtones, revendiquent une reconnaissance des territoires occupés par les établissements⁷⁵. On en connaît également peu à propos des relations des milieux universitaires avec les administrations municipales, qui ont favorisé l'expansion des campus en leur accordant le droit d'expulser des résidents, d'ouvrir ou de fermer des rues, de renommer des parcs, etc. Enfin, force est de constater que les milieux universitaires en région, fondés plus récemment, ont reçu la part congrue de l'attention des spécialistes. Des recherches en cours promettent toutefois de combler ce vide et de décentrer l'attention des seules villes de Montréal et de Québec⁷⁶.

Les étudiantes et les étudiants sont certainement les acteurs universitaires qui se sont approprié l'espace urbain de la façon la plus spectaculaire, jusqu'à le subvertir pour attirer l'attention du public. Ils n'ont pourtant pas attendu les années 1960 pour se manifester : on les retrouve dès le tournant du XX^e siècle dans les cimetières pour déterrer illégalement des cadavres afin de pratiquer des autopsies⁷⁷, on les voit organiser des parades ludiques ou violentes durant l'entre-deux-guerres⁷⁸, on les surprend à brûler des tramways au cours des années 1950⁷⁹. Ce sont pourtant les années 1960 qui ont frappé l'imaginaire, à coup de manifestations et de discours révolutionnaires qui ont révélé l'imbrication du militantisme étudiant avec de nombreuses causes locales et internationales⁸⁰. Les étudiants, impliqués dans les mouvements socialiste et

nationaliste, se sont alors retrouvés au cœur de l'émergence du Front de libération du Québec⁸¹, ont formé le gros des marcheurs de l'Opération McGill français⁸² et ont grimpé dans les voitures jaunes du Mouvement de libération du taxi pour protester contre les abus du patronat⁸³. Un tel militantisme a bientôt braqué les projecteurs sur la communauté étudiante, de plus en plus surveillée par les autorités, notamment par la GRC, qui avait à l'œil les hippies, les activistes et les *queers* de tout acabit, allant jusqu'à infiltrer leurs milieux⁸⁴.

Mais surveillés, les milieux universitaires l'étaient depuis leur tout début par différents acteurs sociaux, qu'il s'agisse des autorités religieuses, des journaux, des autorités politiques ou des intellectuels de droite ou de gauche, tous de grands commentateurs — et parfois pourfendeurs — des milieux universitaires, et par là des révélateurs des attentes et des préjugés à leur égard. Le matériel qu'ils ont produit (les articles, les livres, les déclarations, les sermons, les pamphlets, etc.) met sur la piste d'autant de représentations sociales n'ayant pas fait, pour la plupart, l'objet d'études structurées. On en connaît aussi très peu sur la représentation des milieux universitaires dans les œuvres culturelles (romans, films, séries, etc.), de *Seul ou avec d'autres* à *Ostende* à *La chaleur des mammifères*, en passant par *Le Déclin de l'empire américain*, *La femme de mon frère* et d'autres œuvres de fiction, qui permettraient de comprendre la place des milieux universitaires dans l'imaginaire collectif⁸⁵.

En déplaçant la focale des œuvres et des acteurs aux politiques éducatives et au financement, on découvre un domaine prisé par l'histoire des milieux universitaires : celui de leurs liens avec l'État et avec les organismes subventionnaires, qui ont pesé de plus en plus lourd, tout au long du XX^e siècle, dans l'établissement des normes, des structures et des directions données à la recherche. Certains se sont intéressés à leur rôle dans le développement des premiers centres de recherche au Québec et au Canada⁸⁶, à une époque où l'État était réticent à investir dans l'éducation supérieure⁸⁷. Par la suite, la modernisation des universités a suscité beaucoup d'intérêt chez les spécialistes, qu'il s'agisse de la Commission Parent⁸⁸, de la création de différentes organisations consultatives telles que le Conseil de l'éducation⁸⁹, de l'influence des milieux d'affaires sur les universités⁹⁰, des politiques d'orientation et même de l'instrumentalisation de la recherche de la part d'organismes subventionnaires⁹¹, ou encore des politiques d'embauche à l'université⁹². Ces études, qui ne s'attardent pas, pour la plupart, à un milieu universitaire en particulier, ont l'avantage de montrer l'évolution de phénomènes ou de tendances sur le temps long, tout en offrant un arrière-fond probant à l'analyse de cas particuliers.

C'est justement le temps long qu'utilise dans ce numéro Jean Bernatchez pour montrer comment l'université au Québec s'est transformée, depuis les années 1960, en fonction de grandes idées et de certains référentiels (République de la science, Économie du savoir, Efficacité globale). Il utilise l'approche cognitive et normative d'analyse des politiques publiques afin d'attirer l'attention sur les interactions sociales qui donnent lieu à la production d'idées, de représentations et de valeurs communes au sein d'espaces de sens où se cristallisent les accords et les différends entre les acteurs. L'auteur démontre que les milieux universitaires constituent des espaces particulièrement propices pour la mise en valeur et la négociation de ces idées.

Franchir les frontières

« L'Université travaille à long terme. De plus, elle ne peut être ramenée qu'à une dimension locale, i.e. québécoise : elle est forcément internationale »⁹³.

C'est ainsi qu'en 1985, Jean-Pierre Wallot, historien et vice-recteur aux études à l'Université de Montréal, justifiait le refus de son institution d'investir dans le Centre de services communautaires, une initiative étudiante de transfert de connaissances vers la communauté environnante. Ce *forcément internationale*, s'il a servi d'alibi ou de vœux pieux à plusieurs administrations, n'en a pas moins été au cœur du développement des milieux universitaires, dont l'histoire s'enrichit considérablement lorsqu'elle est étendue au-delà des frontières du Québec. Depuis les années 2000, plusieurs historiennes et historiens ont de fait consacré une partie de leurs travaux aux dimensions nationale et internationale des milieux universitaires. Ils ont par là élargi quelques-unes des pistes ouvertes par leurs prédécesseurs qui, malgré leur intérêt pour la constitution de réseaux scientifiques à l'extérieur du Québec ou pour les périples de quelques chercheurs aventureux, débordaient peu les frontières et utilisaient plutôt, comme nous l'avons dit, l'échelle du Québec pour comprendre ses retards, son progrès ou son accession à ce qu'on appelait l'« universel ».

L'inclusion des échelles nationale et internationale a surtout été favorisée par des travaux portant sur les circulations universitaires, qu'il s'agisse des chercheurs et des professeurs ou des étudiants, mais aussi des administrateurs, des architectes, des diplomates et des religieux. Au sein de ces circulations, deux séries de travaux explorent la porosité des frontières nationales : les migrations savantes et la diplomatie universitaire.

Les migrations savantes peuvent être abordées en privilégiant les dimensions humaine ou institutionnelle, les deux étant d'ailleurs fréquemment entremêlées. Pensons aux professeurs et aux étudiants qui sont partis se former à l'extérieur du Québec, qui y ont vécu une expérience formatrice (académique, sociale ou culturelle) qui leur a permis de repenser leur milieu universitaire et leur collectivité à des moments clés de leur évolution et, parfois, d'y infuser de nouvelles approches et idées. Ça a été le cas des médecins canadiens-français qui sont partis en Europe au tournant du XX^e siècle pour s'y former⁹⁴ ou pour contribuer à l'effort de guerre⁹⁵, ainsi que des étudiantes et des étudiants qui ont vécu dans des milieux multiculturels tels que les maisons internationales de New York et de Paris⁹⁶. Quelques chercheurs se sont penchés particulièrement sur les « retours d'Europe »⁹⁷ et, plus récemment, sur les « retours d'Amérique » pour caractériser ces migrants savants qui ont dynamisé les circulations transnationales du Québec jusqu'aux années 1960. Ces circulations constituent de fait tout un filon pour articuler les enjeux sociaux, intellectuels, institutionnels et nationaux impliqués par les migrations savantes⁹⁸, tout en incitant à aborder la dimension existentielle et émotionnelle, parfois déterminante dans le processus d'acculturation et de transfert des connaissances d'une région à l'autre, ou encore dans la découverte de l'intimité et de la sexualité⁹⁹.

Sur un autre plan, les guerres constituent des périodes propices pour étudier le franchissement des frontières, particulièrement les deux guerres mondiales, qui ont chamboulé les campus et amplifier des phénomènes qui mériteraient d'être étudiés plus en profondeur, dont l'indépendance universitaire dans un contexte d'effort de guerre, les manifestations pacifistes, le retour des soldats sur les bancs universitaires et la spécificité des universités québécoises dans un contexte provincial antimilitariste.

Dans ce numéro, Jeremy Walling démontre que les associations étudiantes au Québec et au Canada ont été, durant les années 1930 et 1940, des catalyseurs de la réflexion sur l'indépendance universitaire et sur la capacité de collaboration entre francophones et anglophones. L'auteur révèle de quelle façon les enjeux de la guerre, de l'opposition à la conscription et plus largement du pacifisme ont accéléré la constitution d'identités étudiantes (anglophone et francophone) tout en révélant la complexité et parfois la porosité des lignes ethno-linguistiques et idéologiques dans la jeunesse canadienne. La réception des événements internationaux et la participation internationale des étudiants québécois a de fait suscité l'intérêt de quelques chercheuses et chercheurs, qu'il s'agisse des relations entre associations étudiantes¹⁰⁰ ou des projets d'aide humanitaire tels que ceux organisés par Pax Romana¹⁰¹ et l'En-t'Aide universitaire¹⁰².

On sait que les universités québécoises n'ont pas seulement envoyé leurs membres se former ailleurs; elles se sont largement développées grâce à des chercheurs étrangers. Pensons aux vastes réseaux religieux (catholiques et protestants) qui, installés au pays et parfois à l'étranger, ont permis le transfert de praticiennes ou d'administratrices d'un pays ou d'une province à l'autre, comme ce fut le cas des Hospitalières, des Sœurs de la Providence et des Sœurs de la Charité¹⁰³. Pensons aussi au recrutement de professeurs étrangers, dont les deux premiers directeurs de l'École des hautes études commerciales, les Belges Auguste-Joseph de Bray et Henry Laureys¹⁰⁴, ou encore du Luxembourgeois Georges Welter, qui a fui les nazis avant d'aboutir in extremis à l'École polytechnique de Montréal, qu'il a transformée¹⁰⁵. De fait, l'influence scientifique et institutionnelle a souvent constitué l'enjeu sous-jacent aux travaux sur les migrations savantes : comment une théorie ou une pratique est accueillie ou adoptée dans un groupe, une école ou un département, et quelle acculturation produit-elle¹⁰⁶? Qu'est-ce qu'un groupe montre de lui-même (ses traditions, sa capacité de transformation, ses résistances) dans ces circonstances, et qu'est-ce que la réception de pratiques ou de théories révèle plus largement sur le milieu universitaire et, parfois, sur la société¹⁰⁷? Si ces questions ont nourri et nourrissent encore bien des travaux, c'est peut-être qu'elles mettent en jeu, à travers le microcosme universitaire, la plasticité des institutions — et par là du Québec — à ce qui vient d'ailleurs.

Les migrations savantes sont bien sûr favorisées par des organismes et des structures qui soutiennent les circulations et les réseaux dont profitent les collaborations internationales¹⁰⁸, particulièrement dans les sciences naturelles, où les échanges ne s'encombrent pas des — ou défient volontiers les — frontières, du moins en temps de paix. Il y a eu les bourses gouvernementales québécoises qui, de 1920 à 1959, ont permis à plusieurs jeunes de se former à l'étranger¹⁰⁹, mais aussi celles des grandes

fondations américaines (Rockefeller, Carnegie, Guggenheim, etc.), dont l'influence et les visées dans la province—favoriser l'émergence d'une élite scientifique libérale connectée aux réseaux nord-américains—sont encore mal connues¹¹⁰.

Dans ce numéro, François-Olivier Dorais et Daniel Poitras montrent que les milieux universitaires constituent les canaux privilégiés de nombreuses fondations philanthropiques pour étendre leur influence. En suivant le parcours d'un officier de la Fondation Rockefeller, John Marshall, et celui de quelques boursiers canadiens-français, les deux auteurs ont découvert que l'action de la Rockefeller au Québec ne se limitait pas à des investissements financiers, mais qu'elle misait aussi sur la création de vastes réseaux gravitant autour des milieux universitaires. Les deux auteurs démontrent que, face à l'autorité de la Fondation, les boursiers, loin d'être des pions passifs dans le grand jeu des circulations transnationales, ont su tirer leur épingle du jeu, maximisant le capital symbolique de leur séjour d'études et devenant des passeurs culturels et, jusqu'à un certain point, des ambassadeurs du Québec à l'étranger. En conclusion, cet article attire l'attention sur l'une des pistes les plus prometteuses de l'étude des migrations savantes : celle de leur influence sur le développement et la « modernisation » du Québec à partir des années 1950.

Aborder la dimension internationale des milieux universitaires, c'est aussi aborder la construction de l'*autre*, celui de l'extérieur ou celui de l'intérieur. Sur ce plan, certains épisodes xénophobes ont fait les manchettes, comme les quotas imposés par l'Université McGill pour limiter le nombre d'étudiants juifs, la grève des internes canadiens-français pour protester contre la nomination d'un médecin juif¹¹¹, la campagne contre l'embauche au Jardin botanique d'un Allemand, Henry Teuscher, ou encore la présence d'étrangers—dont un espion soviétique—dans un laboratoire de recherche secret à l'Université de Montréal au début des années 1940¹¹². Plus largement, le cas des étudiants juifs a permis d'examiner de quelle façon les milieux universitaires se sont démarqués ou non des discours antisémites qui circulaient dans la société¹¹³. Il a aussi attiré l'attention sur un enjeu très peu étudié à ce jour : les relations, au sein des campus et à l'extérieur, entre les milieux universitaires et les communautés culturelles¹¹⁴.

Dès les années 1940, avant les vagues d'immigration non européenne, les campus accueillaient déjà de nombreux étudiants de partout dans le monde. Leur présence permet d'examiner les mécanismes d'intégration, les relations interculturelles et le racisme qui pouvaient s'y dérouler. En utilisant le prisme des droits de la personne, un chercheur a exploré l'attitude et les pratiques des étudiants locaux par rapport aux étudiants internationaux et, plus largement, la participation des milieux universitaires à la lutte contre le racisme¹¹⁵. L'angle des discours politiques (fédéraux et provinciaux) tenus sur les étudiants internationaux a lui aussi permis de décortiquer les mécanismes de diabolisation de l'*autre*, ici par opportunisme politique et là au gré des paniques morales¹¹⁶. L'événement le plus étudié à cet égard est l'émeute de l'Université Sir George Williams, en 1969, au cours de laquelle des étudiants originaires des Caraïbes, accompagnés d'autres étudiants étrangers et de quelques locaux, ont protesté vigoureusement contre le racisme avéré de l'un de leurs professeurs en n'hésitant pas à faire résonner leur combat avec les mouvements anticolonialistes de l'époque¹¹⁷.

On en sait cependant très peu sur les nombreuses associations étudiantes culturelles qui ont foisonné, sous le radar, dans les milieux universitaires, souvent en s'arrogeant le rôle d'antennes internationales des campus grâce à une participation active aux journaux étudiants et par le biais d'activités « folkloriques » ou de sensibilisation. On en sait encore moins sur les relations interculturelles au sein des départements, dans des corps professoraux précocement internationalisés.

La construction de l'*autre* et les espaces d'échanges culturels ont aussi été étudiés sous l'angle de la diplomatie universitaire (ou de la diplomatie culturelle universitaire), domaine qui s'intéresse au rôle des universités dans les relations diplomatiques, qu'il s'agisse de gouvernements, d'organisations, d'institutions ou de groupes. On y voit à l'oeuvre les ambitions des administrateurs et des professeurs qui tirent les ficelles diplomatiques afin d'accroître le prestige de leur institution, d'étendre son influence ou de tisser des collaborations, comme ce fut le cas de l'Université de Montréal par rapport aux anciennes colonies françaises¹¹⁸. On y voit aussi, en retour, la mobilisation à des fins diplomatiques des milieux universitaires par les gouvernements, locaux ou étrangers, ceux du Québec et du Canada ayant souvent rivalisé à cet égard. Domaine propice aux jeux d'échelle, la diplomatie universitaire permet d'explorer les milieux universitaires en combinant analyse géopolitique et contexte local, les campus étant les carrefours où se croisent de nombreux acteurs (chefs d'État, dignitaires, diplomates, commissaires, artistes, étudiants étrangers, etc.). Certains y jouent le rôle d'intermédiaire pour favoriser les échanges universitaires ou les partenariats scientifiques. Si les relations entre la France et le Québec ont suscité plusieurs recherches à cet égard¹¹⁹, de plus en plus de régions du monde ont retenu l'attention depuis les années 2010, les milieux universitaires occupant une place variable dans ces travaux, qu'il s'agisse des États-Unis, du Mexique¹²⁰, du Brésil¹²¹, du Rwanda¹²², d'Haïti¹²³, du Vietnam¹²⁴ ou de la Chine.

C'est en explorant la diplomatie universitaire que Yuxi Liu, dans ce numéro, s'intéresse au rôle des espaces transnationaux partagés pour comprendre l'émergence des études chinoises au Québec et les relations entre le Canada et la Chine au cours des années 1960 et 1970. Elle entremêle l'évolution des structures de recherche, les migrations savantes et les enjeux émotionnels pour cerner la contribution des milieux universitaires à la diplomatie culturelle¹²⁵. L'autrice montre que ces milieux, « zones de contact », ont constitué des espaces où les étudiants, les professeurs et différents acteurs sociaux ont pu échanger des idées et partager des expériences. Ces espaces émotionnels et intellectuels ont permis d'établir des liens profonds entre les participants à ces échanges, créant un terrain fertile au rapprochement entre nations et aux interactions transnationales.

Conclusion

À l'origine de ce bilan exploratoire se trouvait l'intention de rassembler des travaux épars et d'identifier des lignes de force, des tendances et des angles morts afin d'esquisser un portrait global de l'histoire des milieux universitaires au Québec. Il nous apparaissait étonnant que, malgré le nombre de chercheuses et de chercheurs ayant

travaillé sur ces milieux, directement ou de biais, son histoire n'ait jamais été pensée dans son ensemble. Nous avons déterminé que trois domaines avaient été à l'origine, dans la seconde moitié du XX^e siècle, de l'histoire des milieux universitaires : l'histoire des sciences, l'histoire institutionnelle et l'histoire des étudiants. Malgré leur relatif éloignement, ces trois domaines avaient de nombreux points en commun, dont celui d'être fortement influencés par le récit de la modernité du Québec, qu'il s'agisse du développement à la fois accéléré et empêché des milieux scientifiques, de l'émergence de groupes ou d'individus « porteurs de progrès » ou de la contribution de certains universitaires à l'édification du Québec.

C'est dans le sillage de l'éclatement des grands récits, dont ceux portant sur la nation et le progrès, et de l'émission des approches historiques englobantes telles que l'histoire sociale, que l'histoire des milieux universitaires s'est élargie à partir du tournant des années 2000. Pour rendre compte de cette diversification, nous avons ratissé large en proposant deux rubriques (« Par-delà le campus », « Franchir les frontières ») afin d'inclure de nombreux travaux, dont certains ne sont pas d'emblée associés à l'histoire des milieux universitaires. Nous avons déployé l'hypothèse suivante : cette histoire apparaît particulièrement féconde lorsqu'on s'attarde non seulement aux salles de classe, aux laboratoires, aux offices administratifs et aux campus, mais aussi aux projets, aux initiatives, aux appartenances et aux relations entre les acteurs universitaires (institutionnels ou individuels) avec des espaces, avec des entités ou avec des groupes situés hors campus. Les articles de ce numéro constituent une démonstration éloquentes du gain heuristique qui résulte d'une telle prise en compte.

Nous espérons que ce bilan exploratoire a contribué à mieux définir les frontières — et, bien sûr, les modalités de leur franchissement — de l'histoire des milieux universitaires, tout en offrant une cartographie sommaire à ceux et celles qui veulent entreprendre des recherches sur le sujet.

Notes

- 1 Ailleurs, notamment en Europe, l'historiographie des milieux universitaires repose sur une temporalité beaucoup plus longue qui a favorisé la structuration et la diversification du champ. Mentionnons la revue *History of Universities*, publiée par Oxford University Press, qui propose des textes sur les universités du monde entier, ou la série *A History of the University in Europe*, éditée par Walter Rüegg et s'étendant de 1991 à 2011, dont les riches compilations se démarquent par une approche non pas « par université », mais en fonction de thèmes qui favorisent le cisaillement des objets et leur comparaison entre différents milieux (« Relations with Authority », « Teachers », « Patterns », etc.).
- 2 À ce propos, l'une des contraintes que nous nous sommes assignées fut de ne pas citer plus d'une fois un même ouvrage, article, thèse ou mémoire.
- 3 Voir notamment Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire* (Gallimard, 2007 [1975]) et François Furet, *Atelier de l'histoire* (Flammarion, 1982).
- 4 C'est l'expression qu'utilisait Horace Miner pour décrire le Québec dans *Saint-Denis : un village québécois* (HMH, 1985 [1963]).
- 5 Sur ce débat, voir Ronald Rudin, « La quête d'une société normale : critique de la réinterprétation de l'histoire du Québec », *Bulletin d'histoire politique* 3, no 2 (1995) : 9–42.

- 6 Raymond Duchesne, « Historiographie des sciences et des techniques au Canada », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 35, no 2 (1981) : 193–215.
- 7 Francine Descarries-Bélanger, Marcel Fournier et Louis Maheu, « Le frère Marie-Victorin et les “petites sciences” », *Recherches sociographiques* 20, no 1 (1979) : 7.
- 8 Robert Gagnon, *Histoire de l'École polytechnique de Montréal, 1873–1990. La montée des ingénieurs francophones* (Boréal, 1991).
- 9 Yves Gingras, *L'origine de la recherche scientifique au Canada. Le cas des physiciens* (Boréal, 1991).
- 10 Raymond Duchesne, *La science et le pouvoir au Québec (1925–1965)* (Ministère des Communications, 1978).
- 11 Marcel Fournier, « Édouard Montpetit et l'Université moderne, ou l'échec d'une génération », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 36, no 1 (1982) : 3–29 ; *L'entrée dans la modernité. Science, culture et société au Québec* (Albert Saint-Martin, 1986).
- 12 Robert Gagnon, « Les ingénieurs canadiens-français entre 1870 et 1960. Généalogie d'un groupe social » (Thèse de doctorat, Université de Montréal, 1989), 327.
- 13 Georges Desrosiers, Benoît Gaumer et Othmar Keel, « Contribution de l'École d'hygiène de l'Université de Montréal à un enseignement francophone de santé publique, 1946–1970 », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 47, no 3 (1994) : 323–347.
- 14 Yves Gingras, *Pour l'avancement des sciences. Histoire de l'ACFAS, 1923–1993* (Boréal, 1994).
- 15 Jacques Ruelland, « Compte rendu », *Philosophiques* 15, no 2 (1988), 484. Voir aussi : Raymond Duchesne et Yves Gingras, *Histoire des sciences au Québec* (Boréal, 1991) ; Yves Gingras, *Les origines de la recherche scientifique au Canada* (Boréal, 1991).
- 16 Jusqu'aux années 1980, les premières moutures de ces histoires, en général sous forme d'articles, mettaient fortement l'accent sur les fondateurs, sur les grands personnages et sur les événements.
- 17 Paul Axelrod, *Scholars and Dollars. Politics, Economics, and the Universities of Ontario, 1945–1980* (University of Toronto Press, 1982), 3 (nous traduisons).
- 18 Hélène-Andrée Bizier, *L'Université de Montréal. La quête du savoir* (Presses de l'Université de Montréal, 1993), 287.
- 19 Jean Hamelin, *Histoire de l'Université Laval* (Presses de l'Université Laval, 1995), 325.
- 20 Denis Goulet, *L'audace porte fruit. Histoire de l'Université de Sherbrooke, 1954–2004* (Les éditions de l'Université de Sherbrooke, 2004), 417.
- 21 Lucia Ferretti, *L'Université en réseau. Les 25 ans de l'Université du Québec* (Presses de l'Université du Québec, 1994), 388.
- 22 Stanley B. Frost, *McGill University. For the Advancement of Learning*, Vol. 2 (McGill-Queen's University Press, 1984), xxi.
- 23 Ce fut le cas, malgré un effort de contextualisation, de l'*Histoire de l'École des hautes études commerciales de Montréal* de Pierre Harvey (Québec/Amérique et HEC, 1994).
- 24 Ces textes, que nous n'incluons pas dans ce bilan exploratoire, constituent de riches sources d'informations, notamment à propos de l'histoire quotidienne, matérielle et relationnelle des milieux universitaires. Voir entre autres Maryse Darsigny, *Une féministe devient la première femme professeur à McGill* (Remue-ménage, 1992) et Pierre Duchesne, *Guy Rocher, t. I (1924–1963)* (Québec/Amérique, 2019).
- 25 Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde. Essai d'histoire comparée* (Boréal, 2000).
- 26 Fernand Dumont, *La vigile du Québec* (HMH, 1971), 216.
- 27 Marcel Fournier, « Mai 1968 et après. Mouvement étudiant et sciences sociales au Québec », *Bulletin d'histoire politique* 3, no 1 (1994) : 73–84.
- 28 Charles Laroche, « Idéologie et pratique du mouvement étudiant à l'Université de Montréal de 1969 à 1982 » (Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 1982) ;

- Pierre Bélanger, *Le mouvement étudiant. Son passé, ses revendications et ses luttes (1960–1983)* (Association nationale des étudiants et étudiantes du Québec, 1984); Éric Bédard, *Histoire de la FAÉCUM, 1976–1994* (FAÉCUM, 1994). Denis Gravel a repris le flambeau avec une *Histoire de la FAÉCUM (1976–2006)* (Société de recherche historique Archiv-Histo, 2006). Cette tradition se poursuivra en 2017 avec un livre touffu d'Arnaud Theurillat-Cloutier, le seul à ce jour qui couvre en détail l'histoire du mouvement étudiant au Québec : *Printemps de force. Une histoire engagée du mouvement étudiant au Québec (1958–2013)* (Lux, 2017). Voir aussi Érik Breton, « Service ou mouvement? Le dilemme de la Confédération des étudiants et étudiantes de l'Université Laval (CADEUL) », *Recherches sociographiques* 38, no 1 (1997) : 117–131.
- 29 Louise Bienvenue, *Quand la jeunesse entre en scène. L'Action catholique avant la Révolution tranquille* (Boréal, 2003); Paul Axelrod, *Making a Middle Class: Student Life in English Canada during the Thirties* (McGill-Queen's University Press, 1990); Denis Chouinard, « Des contestataires pragmatiques : les Jeune-Canada, 1932–1938 », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 40, no 1 (1986) : 5–28; Pierre Savard, « Pour l'histoire des jeunes », *Les Cahiers d'histoire du Québec au XXe siècle*, no 2 (1994) : 128; Jean-Marie Fecteau, « Jeunes et sociétés québécoise et canadienne », dans *La jeunesse et ses mouvements. Influence sur l'évolution des sociétés aux XIXe et XXe siècles* (CNRS, 1992) : 322–327.
- 30 Nicole Neatby, *Carabins ou activistes? L'idéalisme et la radicalisation de la pensée étudiante à l'Université de Montréal au temps du duplessisme* (McGill-Queen's University Press, 1997). Elle reviendra sur cette distinction 30 ans plus tard dans « Difficile à classer : second regard sur la nature et l'engagement de Camille Laurin en milieu universitaire », *Bulletin d'histoire politique* 32, no 1 (2024) : 21–32.
- 31 Jean-Philippe Warren, *Une douce anarchie. Les années 68 au Québec* (Boréal, 2008). François Ricard avait déjà malmené ce mythe au sein d'un chapitre (« L'agitation lyrique ») dans *La génération lyrique* (Boréal, 1992).
- 32 Micheline Cambron, « Compte rendu », *Historical Studies in Education / Revue d'histoire de l'éducation* 26, no 1 (2014) : 111.
- 33 Voir l'essai de Francis Dupuis-Déri, *Panique à l'université. Rectitude politique, wakes et autres menaces imaginaires* (Lux, 2022) et la réponse de Yves Gingras et Thierry Nootens, « Censures à l'université : panique morale ou déni du réel? », *Bulletin d'histoire politique* 30, no 3 (2023) : 223–248.
- 34 Julien Maudit, *Susciter la démocratie à partir de l'université : les projets de University Settlement à l'Université McGill, 1889–1939* (Centre de recherche sur les innovations sociales / Incubateur universitaire Parole d'exclus, 2011).
- 35 Kim Petit, « Le projet pédagogique de Radio-Collège dans la décennie 1940. La conservation des institutions scolaires traditionnelles et la promotion des sciences » (Mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, 2008); Johanne Lang, « Inventaire analytique de l'émission radiophonique culturelle québécoise *L'Heure provinciale* à CKAC, 1929–1939 » (Mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, 2011).
- 36 Desmond Morton, « McGill's Contingent of the Canadian Officers' Training Corps (COTC) 1912–1968 », *Canadian Military Journal* 10, no 3 (2010) : 37–47.
- 37 Maxime Colleret, « La double fonction sociale de l'université selon le gouvernement de Duplessis, 1936–1959 », *Mens* 21, no 1 (2020) : 77–108.
- 38 Jacques Brodeur, « Les cours à domicile de l'UCC, 1929–1969 : un filon inexploré de notre histoire rurale », *Études d'histoire religieuse* 58 (1992) : 39–47; André Bouchard, *Le Jardin botanique de Montréal, esquisse d'une histoire* (Fides, 1998).
- 39 Julien Prud'homme, « L'agronome, le forestier et l'urbaniste de la Révolution tranquille. L'expertise en commission parlementaire, 1971–1973 », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 68, no 3–4 (2015) : 353–373.

- 40 Johanne Collin, *Nouvelle ordonnance. Quatre siècles d'histoire de la pharmacie au Québec* (Presses de l'Université de Montréal, 2020).
- 41 Dans Sylvio Normand, *Le droit comme discipline universitaire : une histoire de la Faculté de droit de l'Université Laval* (PUL, 2005).
- 42 François-Olivier Dorais, *L'École historique de Québec. Une histoire intellectuelle* (Boréal, 2022).
- 43 Jean-Philippe Warren, *L'engagement sociologique. La tradition sociologique du Québec francophone (1886–1955)* (Boréal, 2003).
- 44 Marcel Lajeunesse, Éric Leroux et Marie D. Martel (dir.), *Pour une histoire des femmes bibliothécaires au Québec. Portraits et parcours de vies professionnelles* (Presses de l'Université du Québec, 2020).
- 45 Dominique Laperle, « Une harmonie sans fausses notes? Les questions de contrôle, d'autonomie et de pouvoir entre l'École de Musique Vincent-d'Indy et les Universités de Montréal et de Sherbrooke (1933–1978) », *Historical Studies in Education / Revue d'histoire de l'éducation* 21, no 1 (2009) : 85–102.
- 46 Jean-Pierre Pichette, « Luc Lacourcière et l'institution des Archives de folklore à l'Université Laval (1936–1944). Autopsie d'une convergence », *Rabaska* 2 (2004) : 11–29.
- 47 Denis Goulet, *Histoire de la Faculté de médecine de l'Université de Montréal, 1843–1993* (VLB éditeur, 1993); *Histoire de la Faculté de médecine de l'Université Laval* (Septentrion, 2018).
- 48 Johanne Collin, « La dynamique des rapports de sexes à l'université, 1940–1980 : une étude de cas », *Histoire sociale / Social History* XIX, no 38 (1986) : 365–385.
- 49 Yolande Cohen, *Profession infirmière. Une histoire des soins dans les hôpitaux du Québec* (Presses de l'Université de Montréal, 2000).
- 50 Nadia Fahmy-Eid et Aline Charles, « Savoir contrôlé ou pouvoir confisqué? La formation des filles en technologie médicale, réhabilitation et diététique à l'Université de Montréal (1940–1970) », *Recherches féministes* 1, no 1 (1988) : 5–29.
- 51 Dominique Gaucher, « La formation des hygiénistes à l'Université de Montréal, 1910–1975 : de la santé publique à la médecine préventive », *Recherches sociographiques* 20, no 1 (1979) : 59–85.
- 52 Diane Montour-Perras, « La charité professionnelle : l'émergence de la carrière de travailleuse sociale à McGill (1913–1948) » (Mémoire de maîtrise, UQAM, 1988).
- 53 Julien Prud'homme, « La formation universitaire et l'établissement d'une nouvelle profession. L'orthophonie-audiologie à l'Université de Montréal, 1956–1976 », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 56, no 3 (2003) : 329–356.
- 54 C'est également le cas dans le milieu étudiant, où les boys clubs ont longtemps eu la haute main, comme l'a démontré Karine Hébert, « Carabines, poutchinettes co-eds ou freschettes sont-elles des étudiantes? », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 57, no 4 (2004) : 593–625; voir aussi Daniel Poitras « Mettre en scène l'exclusion de l'histoire. Les femmes universitaires et le concours Miss Quartier latin (1950–1964) », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 72, no 3 (2019) : 41–71.
- 55 Robert Gagnon et Jean-François Auger, « L'invention en milieu universitaire : les recherches sur la télévision à Polytechnique dans les années 1930 », *Scientia Canadensis* 19, no 48 (1995) : 51–75; Jean-François Auger, « La commercialisation des produits de la recherche en génie du Laboratoire d'électronique appliquée de l'École polytechnique de Montréal, 1937–1975 », *Histoire, économie et société* 20, no 1 (2001) : 105–122.
- 56 Louise Bienvenue et François-Olivier Dorais, dirs., *Profession historienne? Femmes et pratique de l'histoire au Canada français, XIX^e–XX^e siècles* (Presses de l'Université Laval, 2023).

- 57 Sara Z. Macdonald, *University Women. A History of Women and Higher Education in Canada* (McGill-Queen's University Press, 2021); Donna Yavorsky Ronish, « Sweet Girl Graduates: The Admission of Women to English-Speaking Universities in Canada in the Nineteenth Century » (Thèse de doctorat, Université de Montréal, 1985).
- 58 Christine Chevalier-Caron, « Marcelle Gauvreau (1907–1968) », *RéQEF* (2020).
- 59 Anne-Marie Sicotte, *Marie Gérin-Lajoie. Conquérante de la liberté* (Les éditions du remue-ménage, 2005).
- 60 Louise Bienvenue, *Marie-Claire Daveluy : une femme à la table des historiens (1880–1968)* (Presses de l'Université Laval, 2024).
- 61 Patrice Régimbald, « La disciplinarisation de l'histoire au Canada français, 1920–1950 », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 51, no 2 (1997) : 163–200.
- 62 Jacques Rouillard, *Apprivoiser le syndicalisme en milieu universitaire. Histoire du Syndicat général des professeurs et professeures de l'Université de Montréal* (Boréal, 2006).
- 63 Catherine Gidney, *Tending the Student Body: Youth, Health, and the Modern University* (University of Toronto Press, 2017).
- 64 Maxime Colleret, « "L'enseignement universitaire canadien-français mis au service du Canada français" : l'université selon les hommes d'affaires canadiens-français de Montréal, 1949–1960 », *Bulletin d'histoire politique* 28, no 2 (2020) : 133–152.
- 65 Kevin Brushett, « Comblent le fossé entre les deux solitudes : l'animation sociale, le développement communautaire et la Compagnie des Jeunes Canadiens, 1965–1975 », *Bulletin d'histoire politique* 23, no 1 (2014) : 62–81; Daniel Poitras, « Fouetter les structures et "éduquer à l'unité". Les Travailleurs étudiants du Québec et l'action sociale (1959–1967) », *Historical Studies in Education / Revue d'histoire de l'éducation* 30, no 2 (2018) : 78–98.
- 66 Louise Bienvenue, « La "rééducation totale" des délinquants à Boscoville (1941–1970). Un tournant dans l'histoire des régulations sociales au Québec », *Recherches sociographiques* 50, no 3 (2008) : 507–536.
- 67 Marcel Rheault, *La rivalité universitaire Québec-Montréal revisitée 150 ans plus tard* (Septentrion, 2011); André Lavallée, *Québec contre Montréal. La querelle universitaire 1876–1891* (Presses de l'Université de Montréal, 1974).
- 68 Madeleine Sauvé, *La faculté de théologie de l'Université de Montréal. Mémoire et histoire (1967–1997)* (Fides, 2001); Brigitte Caulier, Nive Voisine et Raymond Brodeur, dirs., *De l'harmonie tranquille au pluralisme consenti. Une histoire de la Faculté de théologie et de sciences religieuses de l'Université Laval (1852–2002)* (Presses de l'Université Laval, 2002).
- 69 Daniel Poitras et Micheline Cambron, « L'Université dans la ville », dans *L'Université de Montréal. Une histoire urbaine et internationale* (Presses de l'Université de Montréal, 2023), 75–81.
- 70 Jules Racine St-Jacques, *Georges-Henri Lévesque. Un clerc dans la modernité* (Boréal, 2020).
- 71 Ronald Rudin, « The Quiet Revolution and the Creation of Concordia University », *Historical Studies in Education / Revue d'histoire de l'éducation* 35, no 1 (2023) : 49–64.
- 72 Jean-Sébastien Sauvé, « Ernest Cormier et la bibliothèque centrale de l'Université de Montréal », dans Carol Couture et Éric Leroux, dirs., *Le livre et la bibliothèque : la quête des savoirs et de la culture. Mélanges en l'honneur de Marcel Lajeunesse* (Presses de l'Université du Québec, 2023), 223–247; Peter F. McNally, « Administrators and Scholars : Directors of Libraries at McGill University, 1964–2010 », dans Couture et Leroux, *Le livre et la bibliothèque*, 247–267; Christopher Lyons, « Casey Would! Dr. Casey A. Wood, the McGill Library's Forgotten Benefactor », *Cahiers de la Société bibliographique du Canada* 59 (2022) : 121–150.
- 73 Isabelle Gournay, dir., *Ernest Cormier et l'Université de Montréal* (Centre Canadien d'Architecture, 1990).

- 74 Richard Leclerc, « Le campus de l'Université Laval : lieu de modernisation d'une institution universitaire catholique et du Québec », *Études d'histoire religieuse* 79, no 2 (2013) : 41–54.
- 75 On trouve des pistes, pour Montréal, dans Dominique Deslandres, John A. Dickinson et Ollivier Hubert, dirs, *Les Sulpiciens de Montréal. Une histoire de pouvoir et de discrétion, 1657–2007* (Fides, 2007); et Peter Gossage, « The Grey Nuns Mother House : Confronting the Difficult Legacy », dans Monika Kin Gagnon et Brandon Webb, dirs., *Concordia at 50. A Collective History* (Concordia University Press, 2024).
- 76 François-Olivier Dorais, Olivier Lemieux et Jules Racine St-Jacques, « Aux origines des universités en région au Québec », *Acfas Magazine*, 18 septembre 2025.
- 77 Martin Robert, « L'Émeute des fémurs : contestations étudiantes, dissections humaines et professionnalisation de la médecine au Québec », *The Canadian Historical Review* 102, no 4 (2021) : 525–544.
- 78 Karine Hébert, « Parades, initiations et altercations avec la police. Les étudiants prennent la rue d'assaut », *Bulletin d'histoire politique* 21, no 2 (2013) : 17–29.
- 79 Daniel Poitras, « L'Émeute des tramways de Montréal (1955) et la mauvaise conduite des étudiants : un cas d'appropriation de l'espace urbain », *Urban History Review* 47, no 1–2 (2018) : 55–69.
- 80 Sean Mills, *The Empire Within. Postcolonial Thought and Political Activism in Sixties Montreal* (McGill-Queen's University Press, 2010).
- 81 Éric Bédard, *Chronique d'une insurrection appréhendée* (Septentrion, 2020).
- 82 J.-P. Warren, « L'Opération McGill français. Une page méconnue de l'histoire de la gauche nationaliste », *Bulletin d'histoire politique* 16, no 2 (2008) : 97–116.
- 83 J.-P. Warren, *Histoire du taxi à Montréal* (Boréal, 2020).
- 84 Steve Hewitt, *Spying 101: The RCMP's Secret Activities at Canadian Universities, 1917–1997* (University of Toronto Press, 2002); Mathieu Aubin, « Listening Queerly for Queer Sonic Resonances in The Poetry Series at Sir George Williams University, 1966 to 1971 », *English Studies in Canada*, 46, no 2-3-4 (2020) : 85–100.
- 85 Denys Arcand, Denis Héroux et Stéphane Venne, *Seul ou avec d'autres*, AGEUM, 1962, 64 minutes; François Gravel, *Ostende* (Québec/Amérique, 2015); Biz, *La chaleur des mammifères* (Leméac, 2017); Denys Arcand, *Le déclin de l'empire américain*, ONF, 1986, 102 minutes; Monia Chokri, *La femme de mon frère*, Metafilms, 2019, 117 minutes.
- 86 Mike Almeida, « Comment se rendre utile : les centres de recherche universitaires canadiens, 1914–2003 » (Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, 2009).
- 87 Jules-Racine St-Jacques et Martin Maltais, « Faire l'économie du savoir. Usages et représentations du financement public des universités du Québec, de l'après-guerre à la Révolution tranquille (1950–1968) », *Globe* 17, no 2 (2014) : 117–142.
- 88 Yves Gingras, « Le Rapport Parent et la recherche universitaire », *Bulletin d'histoire politique* 12, no 2 (2004) : 41–48.
- 89 Olivier Lemieux et Jean-Philippe Warren, « Le Conseil supérieur de l'éducation sous Robert Bourassa (1970–1976) : Une “machine à faire des rapports”? », *Historical Studies in Education / Revue d'histoire de l'éducation* 36, no 1 (2024) : 27–43.
- 90 Maxime Colleret, « “[L]utilisateur du bataillon de jeunes québécois” : le patronat québécois et les institutions universitaires, 1980–2012 », *Historical Studies in Education / Revue d'histoire de l'éducation* 32, no 1 (2020), 5–24.
- 91 Ian Milligan, « From Policy to Practice: The Evolution of SSHRC Application Processes, 1979–Present », *Historical Studies in Education / Revue d'histoire de l'éducation* 36, no 1 (2024) : 66–86.
- 92 Mahdi Khelifaoui et Yves Gingras, « Dynamique et structure du marché de l'emploi universitaire québécois dans les disciplines des sciences sociales, 1900–2020 », *Recherches sociographiques* 65, no 1 (2024) : 37–66.

- 93 Jean-Pierre Wallot, « Le service aux collectivités », 1985. Archives de la FAÉCUM, F10.04.10/1984—4639-2012.
- 94 Martin Robert, « Voyager pour apprendre : les Canadiens reçus docteurs en médecine à Paris au XIXe siècle », *Canadian Journal of Health History / Revue canadienne d'histoire de la santé* 39, no 1 (2022) : 72–98.
- 95 Michel Litalien, *Dans la tourmente. Deux hôpitaux militaires canadiens-français dans la France en guerre, 1915–1919* (Athéna, 2003).
- 96 Linda Lapointe, *Maison des étudiants canadiens, Cité internationale universitaire de Paris. 75 ans d'histoire, 1926–2001* (Stromboli, 2001).
- 97 Michel Lacroix, *L'invention du retour d'Europe. Réseaux transatlantiques et transferts culturels au début du XXe siècle* (Presses de l'Université Laval, 2014).
- 98 Voir François-Olivier Dorais, « Les retours d'Europe et d'Amérique comme figures heuristiques de la petite nation au Québec », *Recherches sociographiques* 64, no 2 (2023) : 317–342; Dorais, « Marcel Trudel à Harvard : trajectoire d'un "retour d'Amérique" », *Mens* 20, no 1–2 (2019–2020) : 135–172; Alexandre Klein, « Les sources américaines de la formation psychiatrique à l'Université de Montréal : à propos d'une enquête inédite de Camille Laurin sur l'enseignement de la psychiatrie aux États-Unis (1962–1964) », *Mens* 20, no 1–2 (2019–2020) : 17–43.
- 99 Frère Marie-Victorin, *Lettres biologiques. Recherches sur la sexualité humaine* (présenté par Yves Gingras) (Boréal, 2018).
- 100 Jean Lamarre, *Le mouvement étudiant québécois des années 1960 et ses relations avec le mouvement international* (Septentrion, 2017).
- 101 Pierre Savard, « Pax Romana, 1935–1962. Une fenêtre étudiante sur le monde », *Les Cahiers des dix* no 47 (1992) : 279–323.
- 102 Ruth Compton Brouwer, *Canada's Global Villagers: CUSO in Development, 1961–86* (University of British Columbia Press, 2013).
- 103 Aline Charles et François Guérard, « Les religieuses hospitalières du Québec au XXe siècle : une main-d'œuvre active à l'échelle internationale », dans Marie-Claude Thifault, dir., *L'incontournable caste des femmes. Histoire des services de santé au Québec et au Canada* (Presses de l'Université d'Ottawa, 2012), 79–104; Isabelle Perreault et Marie-Claude Thifault, « Les Sœurs de la Providence et les psychiatres modernistes : enjeux professionnels en santé mentale au Québec, 1910–1975 », *Revue SCHEC* 78, no 2 (2012) : 59–79.
- 104 David McKeagan, « The First Fifty Years of the École des Hautes Études Commerciales de Montréal : from "School of Higher Studies" to University Business School », *Historical Studies in Education / Revue d'histoire de l'éducation* 26, no 1 (2014) : 1–25.
- 105 Robert Gagnon, « Georges Welter et l'émergence de la recherche à l'École polytechnique de Montréal, 1939–1970 », *Recherches sociographiques* 24, no 1 (1983) : 33–54.
- 106 Jules Racine St-Jacques, « Un virage américain? : l'acculturation disciplinaire des premiers diplômés de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval », *Mens* 20, no 1–2 (2019–2020) : 45–68; François Olivier Dorais, « Présence et influence de Robert Mandrou au Québec », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 69, no 3 (2016) : 59–82.
- 107 Daniel Poitras, « *L'exil mouvant comme patrie*. Les migrations savantes de Pierre Dansereau entre l'Europe et l'Amérique (1936–1968) », *Mens* 25, no 1 (2024), 125–157; Philippe Vienne, « Un Américain au Québec : Everett C. Hughes à la découverte du Canada français », *Mens* 20, no 1–2 (2019–2020) : 107–134.
- 108 Yves Gingras, « L'évolution des collaborations scientifiques entre le Québec, le Canada et l'Union européenne (1980–2009) », *Globe* 14, no 2 (2011) : 185–197.
- 109 Robert Gagnon et Denis Goulet, *La formation d'une élite. Les bourses d'études à l'étranger du gouvernement québécois (1920–1959)* (Boréal, 2020).

- 110 Jeffrey D. Brison, *Rockefeller, Carnegie, and Canada: American Philanthropy and the Arts and Letters in Canada* (McGill-Queen's University Press, 2005).
- 111 Ira Robinson, « “Maîtres chez eux” : la grève des internes de 1934 revisitée », *Globe* 18, no 1 (2015) : 153–168.
- 112 Gilles Sabourin, *Montréal et la bombe* (Septentrion, 2020).
- 113 Pierre Anctil, *Le rendez-vous manqué. Les Juifs de Montréal face au Québec de l'entre-deux-guerres* (Institut québécois de recherche sur la culture, 1988).
- 114 Jean Héту et Emmanuelle Amar, *La Faculté de droit de l'Université de Montréal et la communauté juive* (Thémis, 2018).
- 115 Paul-Étienne Rainville, « De l'universel au particulier : les luttes en faveur des droits humains au Québec, de l'après-guerre à la Révolution tranquille » (Thèse de doctorat, UQTR, 2018); Daniel Poitras, « *Les métèques grondent dans la cité. Les étudiants étrangers face au syndicalisme étudiant au Québec (1954–1968)* », *Recherches sociographiques* 58, no 3 (2017) : 629–658.
- 116 Dale M. McCartney, « Inventing International Students: Exploring Discourses in International Student Policy Talk, 1945–75 », *Historical Studies in Education / Revue d'histoire de l'éducation* 28, no 2 (2016) : 1–27.
- 117 Marcel Martel, « “S'ils veulent faire la révolution, qu'ils aillent la faire chez eux à leurs risques et périls. Nos anarchistes maisons sont suffisants” : occupation et répression à Sir George Williams », *Bulletin d'histoire politique* 15, no 1 (2006) : 163–177.
- 118 Daniel Poitras, « Les ambitions internationales de l'Université de Montréal et le rôle des étudiants étrangers dans sa diplomatie culturelle », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 77, no 1 (2024) : 53–79.
- 119 Michel Lacroix, « Coopération intellectuelle, internationalisme et cosmopolitisme. Philippe Roy et l'émergence du Canada sur la scène mondiale », *Bulletin d'histoire politique* 20, no 1 (2011) : 13–30; Samy Mesli, « Le développement de la “diplomatie éducative” du Québec », *Globe* 12, no 1 (2009) : 115–132; Fernand Harvey, *La vision culturelle d'Anathase David* (Del Busso Éditeur, 2012).
- 120 Maurice Demers, « L'autre visage de l'américanité québécoise. Les frères O'Leary et l'Union des Latins d'Amérique pendant la Seconde Guerre mondiale », *Globe* 13, no 1 (2010) : 125–146.
- 121 Eric Fillion, *Distant Stage. Québec, Brazil, and the Making of Canada's Cultural Diplomacy* (McGill-Queen's University Press, 2022).
- 122 Robin S. Gendron, « “Le prestige du Canada est en jeu.” Le Père Lévesque et l'Université nationale du Rwanda dans les années 1960 : entre le Canada et le Québec », *Globe* 12, no 1 (2009) : 95–114.
- 123 Sean Mills, *Une place au soleil. Haïti, les Haïtiens et le Québec*, traduit de l'anglais par Hélène Paré (Mémoire d'encrier, 2016).
- 124 Daniel Poitras, « “Des mots et des commandements déplacés”. La prise en charge des étudiants vietnamiens du Plan Colombo à l'Université de Montréal (1950–1959) », *Historical Studies in Education / Revue d'histoire de l'éducation* 35, no 2 (2023) : 30–54.
- 125 Yuxi Liu, *Les relations Québec-Chine à l'heure de la Révolution* (Presses de l'Université de Montréal, 2022).